THERE WERE SIX

Le mystérieux Anthony Phillips

Jusqu'il y a encore quelques jours, le personnage d'Anthony Phillips restait un des grands mystères de Genesis. Qu'était-il devenu après son départ de Genesis ? A quoi correspondait son retour soudain avec le récent « The geese and the ghost » ? Et surtout, quelle tête avait donc cet énigmatique guitariste trop tôt disparu ? On ne possédait en effet aucune photo de l'homme. Personne ne l'avait rencontré. Il était même impossible de savoir qui il était d'après les rares photos anciennes que nous possédons de Genesis, car comment savoir si tel ou tel inconnu sur ces clichés était Phillips ou John Silver, ou John Mayhew ? Ce Phillips n'avait donc pour nous qu'une existence musicale. Et puis, après une série de demandes pressantes, nous avons enfin pu rencontrer le mystérieux bonhomme, le guitariste des premiers jours.

Ce que nous savions du monsieur avant l'interview se résumait en peu de mots. Il était né en 1952 dans la même région que les autres, il les avait rencontrés à Charterhouse. Dans les premiers temps de Genesis, il occupa une place importante de compositeur. Ce fut lui aussi qui élabora ce son mi-acoustique mi-électrique à base de guitares à douze cordes. Puis, il quittait le groupe en 70 et ne donnait plus aucune nouvelle jusqu'à l'année dernière, où paraissait son premier album solo, avec Phil au chant et Michael comme producteur et musicien. Depuis, un nouvel album a été terminé et Phillips finit actuellement d'en enregistrer un troisième.

Phillips est le type même du doux lunatique anglais, avec grosse barbe blonde et yeux rêveurs. Il affecte dans la vie un total manque de sérieux et ne cesse de plaisanter. Lorsque je l'ai rencontré, il voulut à tout prix m'appeler Hercule (???) et se vanta d'être une star au Venezuela parce qu'il avait vendu là-bas 749 exemplaires de « The geese and the ghost ». Pourtant, dès que l'on aborde des problèmes musicaux, l'extravagance laisse la place à un extrême sérieux. De même pour ce qui concerne certains points qui le sensibilisent particulièrement comme la défense des animaux : alors que nous faisions une séance photo dans un petit cirque pouilleux, il alla engueuler proprement le patron pour l'état lamentable dans lequel se trouvaient les bêtes exposées, ce qui faillit lui valoir une sévère correction de la part de ces imbéciles ambulants. Il est des choses avec lesquelles Anthony Phillips ne plaisante pas. La musique entre autre.

H.P. — La première question qui vient à l'esprit est évidente : qu'es-tu devenu pendant ces longues années qui séparent ton départ de Genesis et ton retour avec « The geese and the ghost » ?

A.P. — C'est en effet toujours ce que l'on me demande. Bien, j'ai commencé par faire des études de musique. Lorsque j'étais dans Genesis, j'étais entraîné par les autres, et ce que je faisais à la guitare suffisait toujours. Mais j'étais très limité, je n'avais aucune technique. Je me suis mis à la guitare classique, j'ai travaillé mon doigté. J'ai fait également du piano pour compléter. J'ai aussi étudié l'harmonique pour pouvoir écrire pour un orchestre. J'ai ensuite donné des leçons, puis je me suis mis à « The geese and the ghost ». Ce disque m'a pris quatre ans, car il m'a fallu attendre deux ans avant qu'il ne soit publié. En fait, j'ai donc arrêté la musique active pendant trois ans seulement.

H.P. — Comment s'est passé ton départ de Genesis ?

A.P. — Genesis, vois-tu, est un groupe très fatigant pour les nerfs car il rassemble uniquement des gens avec de fortes personnalités et des idées bien avancées. Or, pour qu'un tempérament d'artiste puisse s'exprimer, il ne faut pas qu'il rencontre d'obstacles, il faut qu'il ait sa liberté. En 69/70, j'ai senti que je n'avais plus ma liberté de créer dans Genesis, et j'ai préféré partir parce que je ne trouvais plus aucune joie dans le groupe. Je pense que Peter a quitté un peu pour les mêmes raisons. Dans ce genre de groupe, on doit toujours s'amputer un peu pour maintenir un équilibre avec les autres. Mais c'est très difficile. J'étais content des résultats que nous obtenions, mais je sentais que je ne faisais pas ce que je voulais. La première année de tournée fut pour moi une chose terrible qui m'enleva toute ma joie. J'avais dix-sept ans alors. Alors, je suis parti. La décision a été difficile à prendre parce que je savais que mon avenir serait difficile, et que les autres, j'en étais sûr, auraient du succès. Mais ma personnalité était en cause, c'était déterminant.

H.P. — Tu sembles avoir gardé par la suite des relations privilégiées avec Michael Rutherford ?

A.P. — C'est un grand ami à moi, depuis l'école. Nous avons commencé dans la musique en jouant et composant ensemble. Nous jouions beaucoup de douze cordes tous les deux. Nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Dès 1973, nous avons même recommencé à travailler ensemble. J'ai fait avec Phil Collins et lui un très joli single appelé



« The silver song ». Charisma ne voulut pas le sortir et il ne fut jamais publié. L'enregistrement n'était pas très bon, mais la chanson, écrite par Mike et moi, était belle. Et surtout, Phil y chantait, et c'était la première fois qu'il le faisait en lead singer, près de trois ans avant qu'il ne devienne celui de Genesis. Ensuite, dès 74, « The geese and the ghost » fut commencé, toujours avec Michael. Phil enregistra les vocaux en 75, juste avant que Peter ne parte et qu'il ne devienne le chanteur de Genesis. Peut-être est-ce parce qu'il chantait bien sur mon disque qu'il s'est décidé ?

H.P. — Que penses-tu de l'évolution de Genesis depuis ton départ ?

A.P. — C'est fantastique ! Leur musique est vraiment devenue très belle. Bien sûr, Peter et Steve Hackett sont partis, mais ce n'est pas une surprise pour moi, car j'ai connu leur situation. C'est une question de créativité personnelle.

H.P. — N'as-tu pas parfois des regrets d'avoir quitté un groupe aujourd'hui si célèbre alors que tu es redevenu un inconnu, que tu recommences à zéro ?

A.P. — On ne peut pas avoir honnêtement ce genre de regrets. J'ai fait sur le moment la seule chose que j'avais à faire dans mon seul intérêt. Il n'est pas question de revenir là-dessus. D'autre part je suis très heureux de la musique que je fais actuellement. Le succès viendra peut-être...

H.P. — « The geese and the ghost » a semblé à beaucoup de gens être une suite directe de « Trespass », pour sa sonorité comme pour son atmosphère, comme s'il n'y avait pas eu d'interruption ?

A.P. — C'est possible, je ne sais pas. Le fait est que j'avais avec Michael un rôle important dans « Trespass » et que nous avons rejoué ensemble dans « The geese and the ghost ». D'autre part, beaucoup de compositions de cet album sont très anciennes. Cela explique peut-être cette parenté que moi-même je n'avais pas ressentie.

H.P. — Ton nouvel album est moins instrumental et tu y chantes cette fois, et abondamment.

A.P. — Je suis un instrumentiste et j'aime beaucoup les pièces musicales, mais j'aime aussi écrire des chansons. J'aime le caractère direct de la chanson et j'ai voulu cette fois toucher les gens de la façon la plus simple, en leur parlant. Si j'ai décidé de chanter moi-même, c'est parce que je trouve que faire appel à d'autres pour dire vos mots, ce n'est pas vraiment aboutir à une musique personnelle. J'ai tenté ma chance en chantant. Je sais que je n'ai pas la technique vocale de Phil ou d'autres, mais cette fois je dis moi-même mes propres mots, cela me semble plus honnête. Cela rend la musique plus véridique. Cela n'est pas la peine de faire une carrière solo si ce n'est pas pour être soi-même.

H.P. — Steve Hackett t'entende. Tu joues de nombreux instruments. Ne pourrais-tu pas faire tout en solo, comme Mike Oldfield, au lieu de faire appel à d'autres musiciens ?

A.P. — Je le pourrais facilement. Mais je ne le fais pas pour l'instant car j'aime la situation de groupe. Avec John Perry et Michael Jones, qui jouent avec moi, il se passe quelque chose qui ne pourrait se produire si j'étais seul dans le studio à superposer froidement les pistes. Le trio guitare-basse-batterie est le lieu d'un échange humain qui fait bouger la musique et lui donne de la chaleur, du vivant.

H.P. — Penses-tu faire prochainement de la scène ?

A.P. — J'en ai envie, mais je ne crois pas que le moment soit encore arrivé.

Anthony Phillips, qui n'est plus pour vous un mystère, est quasiment redevenu un débutant. Cela suppose beaucoup de foi et de courage. Il n'est pas douteux que ce gentil garçon à la douce musique trouve lui aussi bientôt le chemin de votre cœur. (H.P.)



Pete Gab la force du destin

Jusqu'en 1975, albums et concerts de Genesis se résumèrent, sans conteste, à la découverte et l'épanouissement du talent de Peter Gabriel. Talent combiné de créateur et de créature, que l'on pouvait découvrir à chacun de ses shows. Il n'avait pas seulement une présence sur scène, mais en plus un comportement significatif de la personnalité du groupe. Son romantisme, sans doute plus sombre et plus tourmenté que celui des autres, se traduisait par le mordant et l'ineffable intensité qu'il apportait aux morceaux. Son tempérament artistique fut l'ingrédient essentiel de ce qui formait le piquant du groupe.

Né dans le Surrey le 13 février 1950, issu de classe modeste, il avait commencé très tôt le piano, qu'il abandonna vite (ce qu'il dut regretter lorsqu'il quitta Genesis). Il se mit à apprendre flûte et hautbois avec sérieux, ce qui fit de lui un honnête instrumentiste. Ce fût pourtant comme batteur dans un vague orchestre de jazz, The Milords, qu'il fit ses débuts ! Il joua souvent de la grosse caisse par la suite en concert avec Genesis. Peter commença à jouer régulièrement dans les orchestres dès l'âge de treize ans... Ce ne fut qu'en jouant avec The Garden Wall et toute l'équipe de Charterhouse qu'il devint chanteur.

Parce que le côté théâtral de Genesis ne cessa d'augmenter, Peter prit de plus en plus d'importance. Comme il ne faisait rien comme les autres, avec ses masques, ses costumes, ses bonds, sa voix fêlée d'archange malade, on ne prêta plus d'attention qu'à lui. La tournée de « The lamb lies down on Broadway » s'avéra particulièrement difficile pour lui et pour les musiciens. Quoi de plus éprouvant que de faire une longue succession de concerts en sachant que le succès dépend de votre chanteur vedette, compositeur de base, point de mire central du groupe, bref de votre locomotive, surtout quand on sait qu'elle décrochera à la fin de la tournée, selon le vœu même de Peter ? Ils gardèrent pourtant le secret jusqu'au bout, jusqu'à cette journée d'août 1975 où Peter adressa une lettre ouverte à la presse musicale anglaise annonçant la rupture.

La force du destin avait amené Peter à tenir un rôle trop important à son gré en regard de celui des autres membres du groupe. Ce qui n'arrangeait rien, il souffrait alors de la même maladie qui avait frappé John, Paul, George et Ringo immédiatement après la séparation des Beatles, c'est-à-dire le désir intense de reconnaissance de sa valeur propre, accompagné d'un fatal reniement du passé.

Après la rupture, il commença par disparaître ; pas un mot pendant près de deux ans, pas même une carte postale. Que pouvait-il penser dans cette quasi-réclusion qu'il s'était imposée à Bath, en voyant ses compagnons



atteindre, sans lui, des sommets inattendus ? Mais n'ayez crainte, le cher garçon va refaire surface, et comment !
Quand il entra en studio pour son premier disque solo, sérieusement entouré par toute une clique de grands requins rockers, ce fut pour faire un album « anti-genesisien » :
« La chose principale dont j'avais conscience, c'était d'atteindre une sonorité différente de celle de Genesis, parce qu'il aurait été très facile de faire la même chose avec une partie de mon matériel. Je voulais sélectionner des morceaux dont l'approche aurait été différente et qui auraient eu une touche plus simple et plus personnelle que ceux que nous avions faits avec Genesis. Je voulais des chansons qui auraient pu se tenir même si vous les entendiez avec un seul instrument et la voix, à l'inverse de certaines chansons de Genesis que nous avons construites avec des cordes et des arrangements où celles où nous avons rajouté des sons pour donner de la force à la musique ». Se démarquer à toute force de Genesis, oublier un passé encombrant, tel était son critère principal. Il semble être encore celui du nouvel album produit cette année par Robert Fripp.
Son show fut à l'image de sa créativité dans la mesure où lui-même tenait vraiment à créer un contact direct entre le compositeur et le public, plutôt que de donner une représentation théâtrale de la musique.
S'il est une chose qui déconcerte finalement toujours chez Peter Gabriel, c'est sa manière d'être si éloignée de celle d'une pop-star et son extrême simplicité. A l'approche de l'horreur du succès (horreur qui l'a fait quitter Genesis), Peter a mis au point toute une hiérarchie de priorités qui lui permet de faire face aux épreuves du succès personnel. Une de ces priorités est sans nul doute sa petite famille (il a deux petites filles), qui compte énormément pour lui. On peut être star et petit père de famille, non ? Malgré tout, Peter se considère toujours et encore comme un débutant, qui a encore pas mal de choses à apprendre. Il disait déjà du temps de Genesis qu'il allait passer les cinquante années à venir à apprendre. Aujourd'hui il déclare : *« C'est pour moi un nouveau départ et ça fait tout de même plaisir de voir mon nom sur un morceau de plastique » !* (M.A.T.)

Steve Hackett : assis, debout, puis envolé

Aux tout débuts de Genesis, Steve Hackett jouait debout. Puis, les pédales se multipliant et sa guitare se transformant en générateur d'effets spéciaux, Steve devint le fameux guitariste assis que l'on sait. Il avait alors une allure d'étudiant renfermé, avec sa barbe et ses grosses lunettes. Peu à peu cependant, son allure devint plus flashy, il renonça aux lunettes, coupa progressivement ses cheveux, endossa des tenues plus voyantes et, comble d'audace (et premier signe d'affirmation-émancipation), il se mit à jouer debout, lors du show de 76. Et il prit goût : en 77, il dansait sur place, toujours plus visible. Sans doute avait-il prisé ce retour au mouvement puisqu'en septembre 77 il s'envola tout simplement, pour gigoter de ses propres ailes... Celui que l'on croyait statique et stable s'était finalement révélé être un élément à la personnalité fort marquée, et en fin de compte... volatile.
Steve Hackett est un Londonien pure souche. Il y est né le 12 février 1950, juste un jour avant la venue au jour de Peter Gabriel. Mais laissons-le se raconter lui-même, avec cet humour léger que tous ceux qui l'ont approché lui connaissent bien :
« Quand j'ai commencé à jouer de la guitare, mes principales influences furent... do, fa et sol. Ils étaient bons pour le blues. J'étais un grand fan de Jeff Beck, je le suis toujours. De Clapton bien sûr et de Peter Green. Ensuite, j'ai passé un petit moment à Eel Pie Island et j'y ai entendu tous les guitaristes de blues. Puis, soudain, la magie du blues a cessé d'agir sur moi. Comme j'avais acquis plus de technique, je pouvais comprendre ce qu'ils jouaient. Et plus je comprenais, moins la magie agissait.
Quand je suis entré dans Genesis, en 71, j'ai pensé que je pouvais améliorer le secteur guitares, qui était beaucoup plus folk qu'à présent. Je pensais que le côté acoustique manquait de dynamisme. Avec Phil, il fallait jouer plus fort. Venant du dehors, je vis bien ce que le groupe voulait faire, et en quoi il échouait. Nous avons poli tout cela ensemble.
Je n'aime pas du tout jouer de long solos, et je préfère de courtes séquences. Vous pouvez dire beaucoup plus en deux minutes qu'en vingt. C'est comme la batterie. Un

